

Généalogies. L'Histoire d'une mutation

Chirstian Grataloup

Volume 32, numéro 87, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021986ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021986ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grataloup, C. (1988). Généalogies. L'Histoire d'une mutation. *Cahiers de géographie du Québec*, 32(87), 349–351. <https://doi.org/10.7202/021986ar>

BILANS

GÉNÉALOGIES. L'HISTOIRE D'UNE MUTATION

par

Christian GRATALOUP

EspacesTemps, B.P. 117, 75463, Paris, Cedex 10

« Au travers des péripéties ayant animé la valse des paradigmes à laquelle nous avons assisté — et participé — dans le cours de ces vingt dernières années, la géographie s'est tout de même rapprochée de son être profond que l'on est sans doute aujourd'hui aux portes de reconnaître enfin » ?

Jean-Bernard Racine

Peut-on clarifier la géographie d'aujourd'hui au crible de son passé ? Héritage à assumer, rupture à proposer, mais pour le moins un minimum de continuités sans lequel la revendication du nom même de géographie pourrait perdre sens. Telle était l'un des principaux sujets proposés aux intervenants de ce colloque épistolaire. Généalogies, donc. Et ce fut sous l'œil naïf et averti d'un anthropologue, Maurice Godelier, que la « tribu de sauvages » des géographes (l'expression est de Claude Raffestin), tenta en hors-d'œuvre de dénombrer son héritage.

Six textes servirent de point de départ à cette discussion, car ils accordaient une importance particulière à la dimension historique : ceux de Jean-Marc Besse et Marie-Claire Robic, Paul Claval, Daniel Dory, Jean-Bernard Racine, Claude Raffestin et Olivier Soubeyran. Ce n'était évidemment pas là un échantillon représentatif de l'ensemble des sensibilités et des traditions des géographies présentes de part et d'autre de l'océan, comme Jacques Lévy le fit remarquer lors de la discussion. La sélection voulait plutôt symboliser l'aile marchante de la discipline. Ces textes nous aidaient à reconstituer des généalogies du savoir géographique : celles de l'histoire d'une mutation. Problèmes de chronologie qui sont aussi des problèmes de chroniques : chaque vision de cette histoire propose une chronologie subjective ; les phases de mutations décisives semblant d'autant plus éloignées que l'on y participa il y a longtemps. Le débat, la confrontation permirent de dépasser ces subjectivités. Non sans précaution, Marie-Claire Robic, paraphrasant Pierre Bourdieu sur la possibilité et la difficulté de cette introspection scientifique, insista : une pensée des conditions sociales de la pensée vise à accroître la conscience des limites que cette pensée doit à ses conditions sociales de production ; transparence de la science à elle-même, difficile mais possible. Ces ambitions expliquent l'importance dans ce débat du rapport à la philosophie, plutôt inhabituel chez ces « paysans du savoir » que sont les géographes.

Vincent Berdoulay remarqua que, si cet usage semblait récent, il ne faisait, d'Aristote à Kant, que retrouver une tradition fort ancienne. Claude Raffestin s'appuya particulièrement sur Heidegger, à qui il avait partiellement emprunté le titre de son texte (« théorie du réel... »). Daniel Dory fit cependant remarquer qu'on ne pouvait se référer à la Philosophie, mais à des philosophes, comme il y a des géographes. Cette ouverture était d'autant plus nécessaire que la réflexion resta très géographo-centrique.

La discussion s'ordonna selon deux échelles temporelles : en temps long, peut-on plutôt parler de continuité ou de rupture depuis une vingtaine d'années ? Dans une temporalité plus restreinte, peut-on distinguer plusieurs phases ? Dans le temps long, d'abord, s'opposent nettement ceux qui reconnaissent incontestable le changement et les auteurs qui, au contraire, privilégient la continuité. Ce dernier point de vue a été particulièrement défendu par Paul Claval : « À voir la géographie avec suffisamment de recul, l'impression de cheminement erratique que donne l'expérience des crises et des périodes de mutations disparaît. À long terme les continuités l'emportent sur les vraies ruptures ». Dans le débat, Paul Claval a renforcé cette position en montrant que les découvertes de la « nouvelle » géographie n'avaient fait que développer des intuitions du début du siècle, par exemple Ullman pour la réflexion sur la notion de distance et Hägerstrand pour celle des genres de vie. Ces formulations déjà anciennes de nos problèmes récents furent aussi notées par Jacqueline Beaujeu-Garnier, par exemple chez Cholley.

Dans une optique différente, Olivier Soubeyran se demande s'il n'y a pas « un retour à la case départ » : il fallait tuer le père, Vidal, pour mieux le retrouver. L'échec des théories de la planification, qui avaient suscité en fait l'essor de la géographie quantitative, incite à s'intéresser à la territorialité. La vraie rupture a donc bien été celle de la géographie classique, pour Paul Claval, que nous ne faisons que retrouver : apportant le « sens aigu de la spécificité des lieux », elle a bouleversé l'ensemble des sciences sociales par le regard qu'elle porte sur le monde. Mais cet héritage vidalien a été, du vivant même du fondateur, trahi par ses compagnons Bruhnes et Gallois. L'intérêt pour les faits de perception et les faits de culture avait peu à peu disparu. Dans la géographie qui se développe à la fin des années cinquante et au cours des années soixante naît, de cette redécouverte d'orientations pressenties au début du siècle, l'étude des régularités, des similitudes, de tout ce qui traduit le rôle de la distance dans l'architecture des groupes humains. C'est aussi la redécouverte du poids des faits de relation. Mais n'est-ce pas le lot, a souligné Olivier Soubeyran, de tous les textes fondateurs, par nature riches et polysémiques, d'être un peu comme des auberges espagnoles de nos préoccupations contemporaines ?

Pour d'autres intervenants, au contraire, la rupture est manifeste. Marie-Claire Robic fut la plus nette : tout se passe comme si la crise était derrière nous, nous sommes en situation post-révolutionnaire. Ce nouvel état de la géographie peut se résumer par quatre adjectifs : elle est maintenant sociale, spatiale, scientifique, utile. Ce changement peut se résumer synthétiquement : « L'espace relatif se substitue au milieu géographique » (Besse et Robic) ; « est géographique ce qui est dénombrable et mesurable » (Claude Raffestin) ; ou pour citer Jean-Bernard Racine : « on passe de l'implicite à l'explicite ». Cette opposition entre deux historiques, insistant plutôt sur la continuité ou plutôt sur la rupture, s'estompe quand le débat porte plus sur les étapes de cette évolution. Marie-Claire Robic distingue nettement deux temps : une époque de nouvelle géographie, nomothétique et quantitative, puis une période, où grandit un courant dit humaniste, portée vers la phénoménologie au nom d'une foncière « géographicit  de l'individu ». Opposition positivisme/humanisme, qui est, selon Jean-Paul Ferrier, une manière emblématique de raconter l'histoire. L'expression « géographie

humaniste » fut l'objet de nombreuses critiques, Roger Brunet insistant sur l'impossibilité de le relier à Heidegger, philosophe qui se veut anti-humaniste.

C'est sur l'interprétation de cette deuxième étape que naissent les divergences. Pour Paul Claval, c'est l'approfondissement de la nouvelle géographie, qui s'était, un temps, trop préoccupée des relations entre les hommes et redécouvre les liens verticaux, ou obliques, qui les unissent au milieu. Elle s'était ainsi vidée de toute préoccupation pour l'homme et s'était, dit Claude Raffestin, réfugiée dans « le jeu de carte ». En réaction, Roger Brunet, affirme que cette préoccupation de « l'esprit des lieux » ne doit pas faire oublier l'importance de l'apport quantitatif. S'opposent aujourd'hui trois « géographies » : une science humaine, des « savoirs » et un « esprit des lieux » pensant que le peuple a besoin d'oracles ; entre le géographe, le géopoliticien et le géomancien il va falloir choisir. Ces divergences sur le passé prouvent, en tout cas, qu'il est bien vivant, voire brûlant. Elles ne doivent pas nous faire oublier l'interpellation de Maurice Godelier : quel est le noyau dur de notre savoir ? La réponse ne saurait tarder pour Roger Brunet, car passés ces vingt ans « d'accumulation primitive », la crise est maintenant devant nous et « maintenant, ça va saigner » !